

taines races sont-elles si étroitement liées au sol qu'elles habitent qu'elles ne puissent en être éloignées, sous peine de mort ou de dépérissement forcé? Au contraire l'immigrant sera-t-il capable de s'assimiler à l'indigène et de se perpétuer sous un ciel étranger?

Pour qu'il y ait un véritable acclimatement, il faut que la race se maintienne riche de son propre fonds, et que le chiffre des naissances, par conséquent, égale ou dépasse celui des décès.

D'après Boudin un tel acclimatement est impossible. L'opinion inverse a pour représentant de Humboldt. « L'homme, dit de Humboldt, a une merveilleuse flexibilité d'organisation qui se plie à tous les climats. »

Pour juger sainement la question d'acclimatement, disent MM. Jacquot, Folley et Martin, il faut écarter des conditions essentielles du pays des conditions accidentelles qui s'annihilent ou se mitigent par des sacrifices de temps, d'hommes et d'argent. Or, les arguments invoqués par Boudin se rattachent tous aux conditions accidentelles, c'est-à-dire : influence paludique, défrichement, misère, fatigue, alimentation insuffisante, oubli de toutes les règles de l'hygiène. Enlevez à une région les influences accidentelles, et elle rentrera dans la catégorie des pays qui ne sont soumis qu'aux conditions climatologiques essentielles, et la mortalité diminuera d'un tiers, un demi et même des deux tiers. Ces auteurs citent l'îlot volcanique de Gorée, situé à peu de distance et sous le même parallèle que Saint-Louis, et beaucoup plus salubre. Enfin, ajoutent-ils, si la mortalité est de 485 pour 1000 à Sierra-Leone, elle n'est que de 14,1 pour 1000 au Cap.

Des problèmes aussi complexes ne sont guère susceptibles d'une solution générale; l'assainissement des régions torrides de l'Afrique nous paraît actuellement une utopie.

M. Bertillon considère que l'acclimatement obéit à certaines lois que les observations tirées de l'histoire ont universellement consacrées :

1° Tout mouvement migratoire à marche séculaire, résultant de l'extension des populations de proche en proche, aboutit certainement à l'acclimatement, quelque loin qu'il s'étende. (Migration indo-européenne.)

2° Une migration rapide ne peut constituer une colonie durable et prospère que si elle a lieu sur la même bande isotherme ou un peu au nord de cette bande. Le succès sera d'autant plus compromis que l'émigration s'éloignera davantage de cette zone pour se porter vers le sud.

3° Les croisements avec les races aborigènes, s'ils sont eugénésiques, favorisent et accélèrent sans doute l'acclimatement, tandis que la sélection séculaire qui les suit le consolide.

4° La race indo-européenne s'est constamment trouvée inacclimatable dans ses nombreuses et persévérantes tentatives sur les versants méditerranéens de la côte d'Afrique, et plus particulièrement en Egypte.

Les colonies helléniques qui s'établirent sur les côtes de l'Europe ou de

l'Asie Mineure, c'est-à-dire dans des pays presque isothermes avec la Grèce, n'ayant à surmonter que le *petit acclimatement*, eurent un succès complet; la plupart subsistent encore aujourd'hui; mais celles qui s'aventurèrent sur le rivage d'Afrique périrent misérablement, ou n'eurent qu'une existence éphémère due aux recrues incessantes de la métropole¹.

L'Italie continue ce mouvement non seulement sur les bords de la Méditerranée, en Sicile, en Espagne, mais encore, ce qui démontre une fois de plus le facile acclimatement des méridionaux dans les pays froids, elle peuple des régions situées plus au nord, telles que la Gaule, les rives du Danube, la Bretagne.

En résumé, dit M. Bertillon, les innombrables expériences de nos ancêtres concluent à ce fait que les peuples ne doivent tenter que le petit acclimatement, en l'assurant encore par le croisement avec les aborigènes.

Pour les races européennes, l'acclimatement est beaucoup plus facile lorsqu'elles se dirigent du côté des pôles que lorsqu'elles descendent vers l'équateur; cette remarque avait déjà été faite par Vitruve, il y a près de deux mille ans. Nous avons dit, à propos des climats polaires, que l'équipage John Ross, les expéditions envoyées à la recherche de Franklin, avaient supporté sans péril les froids les plus excessifs. Les factoreries établies au Spitzberg par les Hollandais dans le courant du dix-septième siècle ont donné les mêmes résultats. Le fait est encore plus évident pour les populations méridionales. Dans l'armée de Russie, où tous les pays de l'Europe étaient représentés, ce furent, dit Larrey, les Italiens, les Espagnols, les Portugais, les Français du Midi, et même les créoles, qui résistèrent le mieux au froid pendant la retraite; les Allemands, les Hollandais et les Russes succombèrent dans une plus grande proportion.

Toutefois, il faut remarquer, dans ces régions, la grande mortalité des nouveau-nés. A Pétersbourg elle est telle que les décès y surpassent constamment les naissances. Cette mortalité de la première enfance semble indiquer que l'on touche au terme où l'acclimatement de la race aryenne va cesser d'être possible.

En Islande, la population de race scandinave ou aryenne s'est considérablement raréfiée. Elle était de plus de 100 000 habitants autrefois, et elle est réduite à 60 000 aujourd'hui. Les femmes y sont partout très fécondes, mais la fréquente mortalité des enfants dans les premières années de la vie, la dégradation qui paraît frapper les adultes eux-mêmes,

¹ Cette proposition de M. Bertillon nous paraît comporter quelques réserves. Nous nous contenterons de citer l'exemple de Cyrène, colonie grecque sur la côte de Libye, qui eut une existence prospère pendant de longs siècles et ne périt que par l'invasion des barbares.

l'aspect maladif général qui règne dans ce pays, y révèlent hautement l'insuccès de l'acclimatement¹.

Avant de faire un examen analytique par région, nous remarquerons que généralement sous la zone torride l'hémisphère sud est beaucoup plus salubre que l'hémisphère nord; c'est dans ce dernier que se rencontrent les localités les plus malsaines, et cependant, grâce à leur plus grande proximité de l'Europe, c'est là qu'ont été fondées la plupart des colonies.

Les Européens ne se sont encore acclimatés dans aucune des régions de la zone intertropicale de l'Asie : Bengale, Hindoustan, empire Birman, royaume de Siam et Cochinchine. Ce dernier pays, que nous occupons depuis quelque temps, est plat, traversé par de nombreuses rivières, et présente un sol complètement palustre. Il en est de même de la Birmanie, qui dans ses provinces méridionales offre des caractères identiques. Le Bengale est également insalubre au plus haut degré, comme nous l'avons vu en décrivant les régions torrides; les fièvres paludéennes, les dysenteries, les hépatites, y existent à l'état endémique. La mortalité des troupes y est trois ou quatre fois plus élevée qu'en Angleterre, et dans la presqu'île du Gange, dit le docteur Twinning, la troisième génération de race pure n'existe pas.

Déjà nous avons vu l'Afrique funeste à toutes les migrations européennes. Les faits contemporains, sauf quelques exceptions, ne font que confirmer cette opinion. A Madagascar, nous avons quelques comptoirs et quelques îles : Mayotte, Sainte-Marie, Nossibé; nos garnisons peuvent à peine y tenir une année; un plus long séjour les exposerait à une rapide destruction.

Au Sénégal, il n'y a jamais eu acclimatement des Anglais et des Français; nous n'avons là que des comptoirs, nous n'y cultivons pas, et notre mortalité y est considérable. Nous y souffrons des fièvres paludéennes, des dysenteries, des hépatites et de la fièvre jaune. Les Européens n'y peuvent faire souche; on n'y a jamais vu un produit de la troisième génération. Le vent du Sahara y est particulièrement funeste. La mortalité de nos troupes s'y élève à près de 41 pour 100, et, dans quelques épidémies, elle a dépassé la moitié de l'effectif (Dutroulau).

Les comptoirs anglais ne sont pas plus épargnés, et, à Sierra Leone, la mortalité moyenne s'élève à 48,5 pour 100, et au cap Coast 66,8 pour 100 (Boudin).

C'est pour l'Algérie qu'a eu lieu surtout la discussion dont nous avons parlé entre Boudin d'un côté, et Martin et Folley de l'autre. M. Rochard

¹ Certains climats, rigoureux pour les races européennes, peuvent favoriser d'autres types. Ainsi l'Égypte et presque tout le littoral occidental et les terres circompolaires (le Groënland), si meurtriers pour nous, sont tutélaires pour les types humains qui y habitent aujourd'hui.

fait observer avec raison que l'occupation de l'Algérie est bien récente pour qu'on puisse tirer des conclusions définitives des faits qui y ont été observés. Il signale toutefois comme grave le chiffre très élevé de la mortalité qui pèse sur l'enfance et qui ne s'est point encore abaissé. D'autre part, il cite en faveur de l'acclimatement possible des Européens dans le nord de l'Afrique l'exemple des Kabyles blonds qui se maintiennent depuis plus de deux mille ans dans l'Aouess, fait que Broca a cité à la Société d'Anthropologie. Nous ajouterons que dans ces pays les races espagnoles et maltaises sont de beaucoup les plus prospères.

Il ressort de travaux d'Aubert Roche que le premier degré de l'acclimatement, celui qui concerne l'individu adulte, est beaucoup plus facile dans l'isthme de Suez que dans la vallée du Nil. Les terres marécageuses de l'isthme jouissent de la même immunité miasmatique que celle que nous rencontrons dans quelques îles de l'Océanie (Havai, Taïti, Nouvelle-Calédonie).

Mais ce qui est beaucoup plus remarquable, c'est que les Canaries et Madère, situées sous une latitude qui se rapproche du Sénégal, ont été peuplées par des Espagnols et par des Portugais qui y prospèrent, quoiqu'ils cultivent le sol. De même Gorée, comme nous l'avons déjà vu, située à quelques lieues de la côte du Sénégal, jouit d'une salubrité relative. A Sainte-Hélène, à Maurice, à la Réunion, on paraît observer l'acclimatement des Européens. La température de Maurice et de la Réunion est très élevée, elle est au moins égale à celle de Cuba et du Sénégal; ces îles sont presque complètement indemnes de fièvre intermittente. La mortalité de la garnison anglaise à Maurice est de 0,022; celle de notre garnison de la Réunion de 0,020; et on rencontre, dans l'intérieur de l'île, une population remarquable, descendants non croisés, dit le docteur Yvan, des premiers colons français, et connus sous le nom de petits blancs. Ils vivent loin des villes, dans le haut pays, échelonnés sur les étroites vallées du centre de l'île, et s'y perpétuent ainsi depuis près de deux siècles.

Les faits contraires à ceux qui se produisent pour notre race sont observables pour la race éthiopienne, qui ne peut s'acclimater dans le nord. Lorsque Méhémet-Ali recrutait son armée avec des nègres du Sennaar, ils succombaient presque tous. Les noirs de l'intérieur de l'Afrique, transplantés en Arabie, y sont décimés par la fièvre, par la dysenterie, et en Europe ils meurent de phthisie.

Boudin a cité à la Société d'Anthropologie l'exemple d'un régiment anglais, composé de 1800 noirs, envoyé en garnison à Gibraltar en 1817; il fut presque entièrement détruit par la phthisie en moins de quinze mois. M. Rochard observa un fait semblable au baigne de Brest sur les

forçats de cette race provenant des colonies; la tuberculisation pulmonaire en enlevait un cinquième tous les ans.

Nous avons vu précédemment la prospérité des colonisations françaises dans la Nouvelle-Écosse et au Canada. Il n'en est pas de même aux Antilles : la mortalité de la garnison française est quatre fois et demie plus considérable à la Martinique qu'en France. Les résultats sont aussi déplorables à la Guadeloupe et à la Guyane française. La race anglo-saxonne échoue comme la nôtre dans ces régions, mais la race espagnole a un sort tout différent¹; il paraît se faire en sa faveur un véritable acclimatement par sélection. Tous ceux dont l'organisation n'est pas appropriée au climat disparaissent; les autres présentent des conditions de prospérité et de fécondité remarquables.

Les races noires s'acclimatent aussi aux Antilles. Toutefois, dans les colonies anglaises, il y a dépopulation pour les hommes de couleur; dans les colonies françaises, il y a équilibre; dans les Antilles espagnoles, la population de couleur prospère et se multiplie. Sur les hauts plateaux de l'Amérique centrale et méridionale, Mexique, Nouvelle-Grenade, Bolivie, Pérou, les Espagnols paraissent être parfaitement acclimatés. L'acclimatement des Portugais au Brésil et des Espagnols au Chili est un fait évident.

L'Amérique du Sud est très favorable aux Européens. Les Espagnols et les Portugais y prospèrent depuis plusieurs siècles; les Allemands eux-mêmes s'y maintiennent et s'y multiplient. La petite colonie allemande de San Leopoldo, fondée en 1824 par 120 familles, dans la province brésilienne de Rio-Grando-Sud, compte aujourd'hui 12 000 habitants, vivant exclusivement de l'agriculture. Le Paraguay, situé entre le 20° et le 28° degré de latitude sud, présente une puissance d'acclimatement considérable. A partir de 1817, Francia, devenu dictateur, a interrompu toute communication entre le Paraguay et le reste du monde, et cependant la population y serait aujourd'hui très nombreuse, sans la guerre récente qui a dépeuplé ce beau pays.

L'Océanie, à l'exception des îles de la Sonde, se montre assez généralement hospitalière aux Européens. Les Anglais prospèrent à Sidney, où ils sont cependant exposés à une chaleur très analogue à celle de nos côtes algériennes. Malgré ses marécages, ses marais salants et sa température élevée, la Nouvelle-Calédonie est très salubre. Notre petite garnison y a fait des terrassements; elle n'a pas eu une seule fièvre intermittente, et la mortalité a été inférieure à celle qu'on observe en France. Un

¹ A Cuba, les races espagnoles ont une mortalité moindre qu'en Espagne; les naissances donnent un excès constant sur les décès, et la natalité est bien supérieure à ce qu'elle est en Espagne.

certain nombre d'îles de l'Océanie jouissent de ce privilège de ne pas engendrer la fièvre intermittente malgré leurs nombreux marais, leur situation et leur température tropicale. Telles sont Nouka-Hiva, les îles Taïti, Havai.

Une race s'est distinguée entre toutes les autres par sa prodigieuse puissance d'acclimatement et a même surpassé la race aryenne : la race juive, dit Boudin, a résolu le problème de l'ubiquité; c'est la seule qui se montre véritablement cosmopolite. Ce rameau syro-arabe s'est autrefois développé en Égypte; les Juifs en émigrèrent et s'établirent en Palestine pour dix-huit siècles; ils y rencontrèrent les températures les plus variables; dans la vallée du Jourdain, 24 degrés de température moyenne; près de Jérusalem, il n'y a que 17 degrés, et sur les sommets du Liban des neiges perpétuelles. Dans son pays, le Juif possédait donc toutes les variétés de climat; aujourd'hui on voit la population juive prospérer et se multiplier sur les bords de la Méditerranée et même en Égypte. De là aux climats tropicaux il n'y a qu'un pas. Les expériences manquent au Sénégal et à Madagascar. Mais les Juifs prospèrent aux Antilles et aux Guyanes; on en compte 5000 anglais et hollandais. L'Inde et Cochin, entre autres, possèdent depuis bien des siècles des colonies juives. La Suède en comptait 815 en 1825, et 1000 en 1860, mais on les rencontre exclusivement dans la Suède méridionale.

Pour M. Bertillon, toutefois, l'acclimatement des Juifs ne dépasse pas beaucoup celui dont les Aryens nous ont donné des exemples, lorsqu'ils se sont trouvés placés dans des conditions aussi favorables. En effet, dit-il, le Juif émigre surtout de proche en proche; il ne se hasarde pas dans les colonies nouvelles, ne se répand point sur un sol neuf pour le défricher ni le cultiver; il ne s'emploie point aux travaux rudes et périlleux, mais il cherche les sociétés assises, organisées, surtout dans l'abri des villes. Pour M. Bertillon encore, le type juif, par le fait même de son point de départ (Égypte et Syrie), n'a eu qu'à subir le petit acclimatement pour s'adapter à la zone torride; le seul grand acclimatement qu'il ait eu à tenter s'est trouvé dirigé des climats chauds vers les régions froides, c'est-à-dire dans une direction qui a toujours été pour les Aryens l'acclimatement le plus facile et le moins périlleux. Cependant, si l'on excepte les Hindous et les Espagnols, la race juive paraît mieux s'adapter aux climats tropicaux que la race aryenne pure. Elle offre son maximum de densité sur les bandes isothermes chaudes (Afrique septentrionale, Espagne, Italie, Australie) et sur les bandes isothermes moyennes (France, Allemagne, Hollande, Pologne, Russie centrale, Angleterre). Dans le haut Nord, en Suède et au Canada, elle n'a pas atteint les mêmes limites que la race aryenne.

Dans le type mongolique, les Chinois jouissent de la plus grande puissance d'acclimatation; on les trouve partout en Asie, conservant leur type, leurs mœurs. Ils sont très nombreux dans l'Inde, en Birmanie, au Cap, à Maurice; toutefois, il y en a peu à Bourbon, et ceux qu'on y a envoyés comme travailleurs n'y ont pas réussi.

Il est difficile de déterminer quelles sont les lois qui régissent l'acclimatation de la race nègre. Tantôt des nègres transportés d'une côte africaine sur une autre côte du même littoral, située à quelques degrés de distance, également sous les tropiques, sont décimés comme à la Réunion, à Maurice, en Algérie, en Égypte. D'autre part, ils se multiplient au Brésil, dans certaines régions de l'Amérique du Nord, dans la Nouvelle-Écosse. D'après Rameau, ces nègres supporteraient assez bien le rude climat de l'Acadie.

Le gouvernement français poursuit, depuis plusieurs années, une expérience qui pourra jeter, un jour, quelque lumière sur la question de l'appétit relative des races mongolique et éthiopique à s'acclimater dans les pays chauds. L'émancipation avait placé nos colonies dans la situation la plus critique. Les noirs ne voulaient plus travailler et les bras manquaient à la culture; il fallait remédier à cet état de choses, et le 25 mars 1852 un décret sur l'émigration d'Europe, et hors d'Europe, à destination des colonies françaises, vint autoriser des compagnies à transporter aux Antilles, à la Guyane et à la Réunion, des engagés volontaires, enrôlés pour un temps déterminé et pris en Chine, dans l'Inde et à la côte occidentale d'Afrique.

L'émigration a introduit de cette façon, dans nos colonies, environ 50 000 travailleurs, dont les deux tiers d'Indiens pris à la côte de Coromandel, un tiers de nègres du Congo et du Loango et 600 à 700 Chinois.

Jusqu'ici l'expérience est tout en faveur des noirs. Ils réussissent beaucoup mieux que les Indiens dans les colonies occidentales, ils travaillent davantage et meurent dans une moindre proportion. Les Indiens, au contraire, ont donné de bons résultats à Bourbon; les Chinois n'ont réussi dans aucune de nos colonies; on n'a pu les faire travailler, leur mortalité a été considérable. Toutefois, il faudrait se garder de conclusions prématurées, car les Anglais au contraire se sont très bien trouvés des Chinois. A la Trinidad, à Sainte-Lucie, à Demerary, on les préfère aux Indiens comme travailleurs, malgré leur violence et leurs excès. Là, comme partout, ils se font remarquer par leur intelligence, leur esprit d'industrie et leur goût pour le commerce. A la Trinidad, ils sont parvenus à dessécher des terres marécageuses qu'on leur avait concédées et à y cultiver des fruits et des légumes qu'ils viennent vendre à la ville. Ils trouvent facilement à se marier dans le pays avec les négresses et les mulâtres, qui repoussent au contraire les Indiens; leurs métis conservent le

type chinois à peine modifié par le croisement avec la race nègre.

Ainsi donc, en résumé, les Juifs sont répandus et acclimatés dans toutes les parties du monde, de Stockholm à l'Atlas, du Canada à Buenos-Ayres et en Australie. Les Germains, les Anglais, les Français, prospèrent au Canada, aux États-Unis, au Cap, en Australie; les Espagnols et les Portugais se sont acclimatés aux Antilles, au Mexique, dans toute l'Amérique méridionale et en Algérie. Mais les Antilles, la Guyane, les Indes, le Sénégal, l'Égypte, paraissent opposer à l'acclimatation des Français, des Anglais et des Germains, des obstacles presque insurmontables. Quant à l'acclimatation des Français et des Germains en Algérie, il n'est pas encore établi. Nous trouvons avec M. Bertillon que l'activité agricole n'est pas une condition nécessaire d'acclimatation, comme le demande Boudin. Il faudrait alors refuser aux Juifs, aux Bohémiens, la qualité d'acclimatés. Que le soudra, le fellah, le Copte, le Kabyle, le nègre, le mulâtre, le Chinois, soient agriculteurs; que le Juif soit banquier, négociant et musicien; l'Aryen, artisan, ingénieur, législateur et savant; si chacun de ces groupes subsiste, progresse et se multiplie, tous auront prouvé leur acclimatation.

Lorsqu'un Européen arrive sous un climat torride, après quelque temps, son appétit, son activité, décroissent; les fonctions de la peau et du foie s'exagèrent; tandis que l'hématose et la nutrition languissent. Bientôt le dépérissement augmente; on voit survenir une dyspepsie absolue et de la gastralgie; l'anémie s'aggrave et s'accompagne de troubles nerveux multiples; c'est l'*anémie des pays chauds*; on peut retarder la marche rapide de ces phénomènes en envoyant l'Européen sur des points élevés, comme au camp Jacob, par exemple.

Dans les pays froids on voit apparaître le typhus, le scorbut.

Ces phénomènes sont dus aux conditions atmosphériques; mais quelquefois il s'y joint d'autres causes qui tiennent au sol et vont constituer de véritables foyers d'infection: la fièvre intermittente, l'hépatite, la dysenterie, et, dans certains pays, le choléra et la fièvre jaune. Alors, comme l'a dit Périer, la trame organique s'use, des rides apparaissent, l'individu vieillit, il vieillit vite et l'on voit survenir les affections dont nous avons parlé.

Si même l'immigrant a bien supporté les premières épreuves du changement de pays, ce n'est néanmoins que plus tard que le fait de son acclimatation est acquis.

Tous les observateurs signalent une mortalité considérable des enfants du premier âge, chez les Européens transportés dans les pays chauds. Les enfants des Mamelucks mouraient dans une telle proportion, que leur caste ne pouvait se maintenir en Égypte qu'à la faveur de renforts annuels.

Sur 94 enfants, Mehémet-Ali n'est parvenu à en conserver que 2. Nos observations, disent Martin et Folley, nous ont permis de constater que les enfants amenés en Afrique avant l'âge de deux ans et demi ou trois ans n'ont presque aucune chance d'y vivre. A Constantine, dit Vital, à 650 mètres d'élévation et malgré l'absence presque complète de fièvres, les enfants de père et de mère européens sont impitoyablement moissonnés. L'Européen qui résiste à ces chances de mortalité peut encore subir bien des causes de dégradation avant que son acclimatement soit consacré.

Certains médecins considèrent l'état d'anémie tropicale que nous avons décrit comme le cachet de l'habitude pathologique, comme une épreuve salutaire, une garantie contre l'action du climat. Aussi, voulant en favoriser la production, ils prescrivent aux nouveaux arrivés un régime débilitant; quelques-uns conseillent même aux Européens de régler leur genre de vie sur celui des indigènes et de se soumettre à ces précautions longtemps avant le départ et pendant la traversée. Nous croyons, avec M. Rochard, que ces prescriptions sont inutiles, et que quelques-unes ne sont point exemptes de danger. Les Anglais ont renoncé à échelonner leurs garnisons sur la route des colonies, et notre gouvernement ne l'a jamais fait.

L'assuétude pour les maladies endémiques est bien loin d'être démontrée; une première attaque de dysenterie, loin d'en empêcher une seconde, y prédispose, et si l'on ne quitte pas le climat, la dysenterie devient chronique, elle est presque toujours fatale; il en est de même de l'hépatite. La congestion du foie qui la précède ne peut que s'aggraver sous l'influence du climat torride, et les chances d'inflammation ne font que s'accroître.

On a discuté davantage sur l'assuétude du miasme palustre; Boudin, Celle, Jourdanet, ne l'admettent pas. Martin et Folley lui attribuent la moindre mortalité des soldats provenant des départements du centre de la France. Dutroulau l'accepte avec réserve, et M. Fonssagrives y croit, en la décorant du nom de mithridatisme palustre. M. Rochard ne la rejette pas absolument. Ce qui prouve, dit-il, que l'assuétude au miasme palustre est possible dans une certaine mesure, c'est que les indigènes, lorsqu'ils arrivent accidentellement dans ces foyers d'infection, en subissent l'influence, mais qu'ils finissent par s'y accoutumer. Les Hovas, qui habitent les hauts plateaux de l'intérieur de Madagascar, contractent la fièvre quand ils viennent sur le littoral. Il en est de même des Indiens et des Malgaches transportés à Mayotte: à leur arrivée, ils comptent autant de malades et même de morts que les Européens; mais, au bout de deux ou trois ans, ils rentrent dans les conditions de résistance au miasme qui sont

particulières à leur race. Toutefois, malgré cette croyance mitigée à l'assuétude des effluves marécageux, M. Rochard donne un ensemble de mesures beaucoup plus propres que ces étapes à préserver nos soldats des maladies endémiques qu'ils sont susceptibles de contracter en arrivant aux Antilles ou au Sénégal. Il conseille de ne renouveler les garnisons qu'après l'hivernage, c'est-à-dire au mois de décembre dans l'hémisphère nord, au mois de juin dans l'hémisphère sud; il conseille aussi, avec beaucoup de raison, d'éviter d'envoyer de nouveaux contingents pendant la durée d'une épidémie de fièvre jaune. C'est, comme nous l'avons montré ailleurs, donner à la maladie un aliment et renforcer l'épidémie.

Il faut aussi, pendant la période épidémique, faire caserner les troupes sur les hauteurs; nous avons déjà signalé à ce sujet les heureux effets du camp Jacob. Les garnisons doivent être renouvelées d'autant plus fréquemment que la contrée est plus insalubre.

Enfin, il faut rapatrier, aussi vite que possible, les convalescents, et envoyer se refaire, sous un ciel moins brûlant, ceux qui paraissent souffrir de l'ardeur du climat. Les Anglais sont parvenus à diminuer d'une façon considérable la mortalité de leurs troupes dans l'Inde, et le docteur Dickson a fait connaître, à la Conférence de Vienne, les heureux résultats que l'Angleterre a obtenus dans ce pays.

M. Rochard donne également sur l'hygiène individuelle des indications précieuses: il défend de se réduire au mode d'alimentation des Indiens, des Birmans, des Arabes et des nègres. Cette extrême frugalité, dit-il, ne convient ni aux tempéraments ni aux habitudes des Européens. Loin de les débilitier, il faut soutenir leurs forces, lutter contre l'anémie tropicale, avant-coureur des maladies endémiques, se préserver de la chaleur du soleil dans le milieu du jour, du froid des nuits, de l'humidité des savanes et des pluies diluviennes de l'hivernage, éviter les excès de tout genre. Un régime réparateur, sans être trop stimulant, l'usage modéré des vins de France aux repas, du café noir le matin à jeun, le gilet de flanelle, une ceinture de laine, des bains fréquents et surtout des bains froids, l'exercice, l'équitation et la distraction: tels sont les préceptes de conduite que donne M. Rochard à ceux qui quittent la France pour aller vivre dans les pays chauds, préceptes qui sont basés sur son expérience personnelle.